

JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA

**De la *belgitude* à la *migritude*
L'identité par deux jeunes écrivains belges de l'*immigration*.
Kenan Görgün et Mina Oualldhadj
Entre migration et intégration¹**

This paper intends to suggest a critical approach to some contemporary Francophone Belgian writers, such as Kenan Görgün and Mina Oualldhadj, whose novels deal with migration experiences and imply new fictional topics and thematic issues.

Quelque cinquante ans après l'arrivée des vagues migratoires marocaine et turque dans le Royaume unitaire de Belgique, voilà que des auteurs issus de ces flux, mais de nationalité belge, font l'objet d'une approche critique de leur appartenance à, et intégration dans la vie sociale et culturelle de la Belgique fédérale ; eux qui sont aux prises avec les questions identitaires suscitées par le sentiment d'entre-deux et d'hybridation que les phénomènes de migration et d'inclusion viennent mettre en évidence. La critique littéraire aborde ces phénomènes, relativement récents, sous forme de littératures « migrantes », « beures », ou tout simplement comme sous-catégorie des littératures francophones, interrogeant leur mise en fiction d'un point de vue franco-centré.

Il est évident que ces écrivains sont relativement jeunes, n'ayant pas connu le débat manifestaire de la *belgitude* qui s'est tenu entre 1976 et le tournant des années 1980, qui, suscité par l'impact qu'avait connu la publication en 1976 du numéro des *Nouvelles Littéraires* intitulé « Une autre Belgique », dans lequel Pierre Mertens (écrivain) et Claude Javeau (sociologue) se demandaient s'il n'y avait pas lieu de poser la difficulté d'être Belge en termes de « *belgitude* », et mettaient en lumière les revendications d'une génération d'écrivains ignorés ou marginalisés par l'établissement littéraire belge (Mertens, Javeau, 1976). Il s'agissait alors de « partir de cet espoir » (Klinkenberg, 1981 : 50) et du défi que Pierre Mertens résumait en ces termes : « sans vergogne imbécile, sans orgueil déplacé [dire] la difficulté d'être Belge » (Mertens, 1976 : 4). On en est bien loin, cette littérature en quête d'identité et d'assurance, et qui « n'allait pas de soi », pour reprendre Marc Quaghebeur (1982), ayant recouvré une certaine normalité (*belgité*) identitaire, institutionnelle et légitim�aire (Almeida, 2005).

Aussi, dans le contexte contemporain des lettres belges de langue française, ces auteurs s'inscrivent-ils dans la nouvelle génération d'écrivains qui a émergé dans la

¹ Cet article a été élaboré dans le cadre du projet « Interidentidades » de l'Institut de Literatura Comparada Margarida Losa de la Faculté des Lettres de l'Université de Porto, une I&D subventionnée par la Fundação para a Ciência e a Tecnologia, intégrée dans le « Programa Operacional Ciência, Tecnologia e Inovação » (POCTI), Quadro de Apoio III (POCTI-SFA-18-500).

foulée de la belgitude, et dont la référence au lieu d'édition, voire l'inscription géographique de la diégèse, indiffère, même s'ils sont bien nés quelque part, et que cet *ici* finit par percer de façon tout à fait décomplexée (Lorent, 1997 : 52-62).

Mais à cela se greffe forcément la spécificité identitaire d'une fiction narrative suscitée par le vécu migratoire et migrant qui a l'avantage d'interroger en les dépassant les littératures nationales, et à projeter les littératures francophones dans une dimension mondialisée, mais toujours en quête de légitimité institutionnelle et de stabilité taxinomique.

Nous sommes en tous cas dans des circonstances d'écriture fort distinctes de celles qui prévalurent lors de l'émergence des premiers écrivains maghrébins de la toute première génération immigrée et dont, selon Charles Bonn, « la fonction [était] de faire exister, au contraire, l'espace identitaire par affirmation à la face du monde » (Bonn, 2012 : 12). Elle devait culminer et se faire reconnaître par les instances de légitimité française, entre autres, avec Tahar Ben Jelloun. Dans la plupart des cas, il s'agissait d'évoquer la « catastrophe » et le « sacrifice » impliqués dans le fait migratoire.

Le discours des écrivains que nous avons retenus (deuxième, voire troisième génération) relève d'un tout autre projet, plus complexe et plus difficilement classable. Plusieurs taxinomies (littérature beure, migrante, de l'immigration, etc.) s'en sont emparées sans qu'aucune n'épuise la totalité des questions identitaires et critiques. Seul consensus : nous avons affaire à une écriture défiant le statut académique des littératures nationales et qui, dès lors, s'impose par la nouveauté des enjeux thématiques et narratifs.

Qui plus est, vu le caractère récent du phénomène, sans recul ou perspective historique (première lacune relevée par Elien Declercq (2011), nous n'en avons qu'une perception micro-diachronique, pour reprendre Michel Laronde (1993 : 221) ; ce qui en fait un corpus instable et hybride (1993 : 222). Jean-Marc Moura y voit de « nouveaux territoires » narratifs fondés sur l'émergence de nouvelles communautés sociales, constituant un objet d'étude complexe, surtout à partir des années 1990, où la question du statut des générations immigrées, et de leurs conflits identitaires au sein de la nation se pose avec une urgence et une acuité imprévues (Moura, 2003 : 57).

Ce sont d'ailleurs les littératures nationales qui peineront à reconnaître et à intégrer ces littératures émergentes dans leurs rayons définitoires. Elien Declercq met l'accent sur le « nouveau dialogue » qu'elles établissent avec le concept de littérature nationale dans la mesure où elles en interrogent les contours tout en convoquant dans le débat des « échanges discursifs » au-delà des thématiques habituellement soulevées par l'étude des flux migratoires (point de vue économique et social) (Declercq, 2011 : 301).

À cet égard, l'approche métaphorique proposée par Habiba Sebkhî s'avère stimulante qui opère une distinction de nature juridique entre une littérature légitime contrôlée, et une autre, illégitime, naturelle, et dès lors bâtarde, ou en tous cas « hybride » (Sebkhî, 1999). Comme le rappelle Hans-Jürgen Lüsebrink, cette hybridité est le fait des phénomènes de métissage et de créolisation opérés, en contexte globalisé, par les flux migratoires, ce qui aboutit à une « poétique interculturelle » (Lüsebrink, 2003 : 64-65) dont on n'a pas encore mesuré toute l'étendue.

Dans le cadre des études francophones, les littératures migrantes en français complexifient la donne. Si Guy Dugas considère déjà la francophonie littéraire comme « une notion mouvante » et « 'non-stabilisée' » (Dugas, 1992 : 16), Anne-Rosine Delbart voit dans les productions littéraires beures une littérature :

(...) min[ant] de l'intérieur le concept de littérature nationale, entendez ici littérature française, comme le minent de l'extérieur cette fois les auteurs venus d'ailleurs, tous ces auteurs non français qui prennent la plume en français et publient en France, qu'ils soient ou non de langue maternelle française et qu'on rattache au champ de la ou des littératures francophones. Alors, face à ces phénomènes littéraires relativement nouveaux, quelle dénomination privilégier ? La récente proposition d'une littérature-monde participe explicitement de la volonté de délier le pacte langue-nation et s'affiche comme le substitut idéal à la trop contestée étiquette de littérature francophone qui 'entérine une ségrégation' (Delbart, 2010 : 107).

Ce qui n'empêche pas Pierre Halen d'exclure les littératures migrantes du groupe des « convertis », qui ont fait allégeance au système littéraire francophone (Halen, 2003 : 33). Cette hybridité adviendrait, selon Christiane Albert, de l'introduction du thème de l'exil dans le fait littéraire francophone (Albert, 2005 : 14) ; un *topos* à l'origine coloniale, mais qui a fini par produire un discours (Albert, 2005 : 19) pour l'heure difficilement classable. Le fait est que le statut migrant de la fiction ne s'avère difficilement classable qu'en francophonie, contrairement à des contextes comparables (Pays-Bas ou Suède).

D'autant plus que toute tentative de rangement taxinomique de ces littératures considérées, mais pour combien de temps, « émergentes » se heurte davantage au fondement ethnique de l'auteur, et aux représentations relayées par le figement racial du personnage (Albert, 2005 : 18), – souvent objet d'un témoignage empirique –, qu'aux critères esthétiques intrinsèques du texte. En effet, « beure », « migrante » ou écriture de l'« entre-deux » (Albert, 2005 : 149ss) pointent autant de descripteurs marqués par l'appartenance ethnique, raison pour laquelle ces auteurs finissent par rejoindre, malgré eux, les littératures francophones.

C'est justement pour éviter cet écueil qu'Élien Declercq propose que la critique adopte plutôt la désignation « littérature de migration », laquelle pallie une lacune théorique qui a trait au paradigme conceptuel (Declercq, 2011 : 308-310). D'autant plus que les phénomènes migratoires s'avèrent plus complexes que l'on ne le pense, et peuvent même ne pas directement impliquer le brassage ethnique. Delbart réfère d'ailleurs l'exemple d'un écrivain français jouant le jeu onomastique et thématique des écritures migrantes (Delbart, 2010 : 105).

Mais venons-en aux textes retenus et qui illustreront notre approche particulière des littératures de l'immigration et de l'intégration. Mina Oualdhadj est née au Maroc en 1964. Elle a huit ans quand son père part travailler en Belgique, où elle le rejoindra à Bruxelles trois ans plus tard. Elle décroche une licence en langue et littérature françaises et travaille comme médiatrice scolaire et animatrice socioculturelle. Mariée, mère de trois enfants, à qui elle dédie son roman *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !* (2008), elle dirige depuis 2001 plusieurs crèches communales.

Pour sa part, d'origine turque, Kenan Görgün est né à Gand en 1977. Il a fait ses études à Bruxelles dans une école francophone, à la suite du déménagement de sa famille turque immigrée. À quinze ans, il décide d'écrire, suit un atelier d'écriture, et contribue d'abord à la revue *Marginales* avant de publier ses premiers poèmes et nouvelles. Il devient scénariste et se fait parolier pour le groupe de rock O.I.L. Il est l'auteur de plusieurs romans et essais, dont *Patriot act* (2009) et le récit *J'habite un pays-fantôme* (2014) qui nous occupera ici aussi, et qui a fait l'objet de représentations.

Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !, – à la narratrice homodiegétique –, raconte les déboires de deux jeunes femmes issues de la deuxième génération immigrée en Belgique. L'une est née au Maroc, l'autre pas. L'une a des parents assez tolérants (Mimi), l'autre pas vraiment (Aïcha). L'une a fondé sa propre famille et gère sa vie comme elle l'entend, l'autre pas. Pourtant, Aïcha et Mimi sont vues comme deux sœurs d'une même condition identitaire marquée par l'immigration. Amies et confidentes, issues toutes deux de familles marocaines, elles se ressemblent à maints égards, ont grandi à Bruxelles, et connaissent les déchirements des enfants tiraillés entre deux cultures et deux repères identitaires.

J'habite un pays-fantôme se veut un récit-témoignage, « mon seul récit turco-belge, belgo-turc » (Görgün, 2014 : 57), écrit expressément à la première personne dans la collection « *Je Quart de page* » chez l'éditeur bruxellois Couleurs livres, suivi d'un bref entretien avec l'auteur qui éclaire le propos de ce petit essai qui fait un subtil appel du pied à la fiction : « L'essai, dès lors, est plus habile et inventif aujourd'hui pour en parler. Il faut que la littérature s'en empare » (Görgün, 2014 : 62).

Ces deux auteurs ont en commun l'appartenance à la deuxième génération immigrée en Belgique (ces Turcs partis aux Pays-Bas ou en Belgique, ou ces Italiens arrivés depuis des décennies en Wallonie dont parle Elien Declercq (2011) et ont connu le flou identitaire, qu'il soit maghrébin ou turc. Aussi peut-on, dans les deux cas, dégager des points de convergence identitaires, thématiques et esthétiques. Et tout d'abord, le caractère autobiographique et la valeur du témoignage sur le vécu, dont parle Anne-Rosine Delbart (2010 : 104). Mina Oualldhadj ne conçoit-elle pas son projet de parole libératrice (2008 : 114) en tant qu'« exutoire » (Oualldhadj, 2008 : 7) ? D'ailleurs, le caractère autobiographique du roman est affiché d'emblée de jeu : « Depuis que mon père a pris sa retraite, mes parents vivent en Belgique, mon pays de naissance, et le Maroc, mon pays d'origine » (Oualldhadj, 2008 : 14).

Par ailleurs, l'entre-deux identitaire trouve chez ces deux écrivains belges une expression particulière qu'Anne-Rosine Delbart a bien relevée dans la littérature migrante sous les traits d'une « interculturalité réussie » et d'un « cheminement vers l'autre » (2010 : 100) qui engendrent des processus de transculturation » et des « hiatus culturels » (Delbart, 2010 : 101). Il s'agit en fait de rendre la double appartenance enrichissante, mais sur base d'un retour ou va-et-vient décevant au pays d'origine des parents, ce voyage devenant révélateur d'une appartenance à l'ici et à la l'ailleurs (Sekhbi *apud* Delbart, 2010 : 103) et donnant lieu à une sorte de « négociation » (*ibidem*). Dans *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !*, comme le souligne Anne-Rosine Delbart, l'épisode du rapport à la fête de Noël en est une illustration emblématique : « À

l'âge de sept ans, je fis une autre découverte décevante : saint Nicolas et le Père Noël n'étaient pas musulmans » (Oualdlhadj, 2008 : 53).

Ce genre de hiatus est une constante dans la littérature dite beure, comme celle de l'auteure belge d'origine algérienne, Malika Madi où l'anecdote interculturelle est fréquente : la « classe de neige » : « – Quelle honte ! Quelle honte ! Quelle honte ! Une classe de neige ! Mais tout le monde va nous montrer du doigt, on va être la honte du quartier. Comment oses-tu me demander une chose comme celle-là ?... Des filles et des garçons mélangés ! » (Madi, 2013 : 52) ; ou encore l'épisode drolatique du mouton dans *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !*, lorsque l'institutrice demande à la classe : « – Que peut-on trouver dans une cave, Mimi ? – Un mouton ! Rire des enfants et stupéfaction de l'institutrice [...] » (Oualdlhadj, 2008 : 50), ce qui éveille des suspicions sur l'abattage clandestin.

Tant *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !* que *Nuit d'Encre pour Farah* constituent des récits de « femmes lucides » (Oualdlhadj, 2008 : 11) foncièrement marqués par l'intransigeance paternelle à la lutte pour l'émancipation des filles, ce qui dessine une intense négociation interculturelle et un statut d'entre-deux comme effet d'un phénomène migratoire et exilique antérieur et qui les dépasse : « Mes parents sont arrivés dans les années 60, ce temps béni où l'Europe avait encore besoin de main-d'œuvre étrangère » (Oualdlhadj, 2008 : 39) ; « Et si mes parents étaient simplement des victimes de l'exil ? Ne dit-on pas que l'exil provoque un renfermement sur soi ? » (Oualdlhadj, 2008 : 84). Aïcha s'affirme « coincée » (Oualdlhadj, 2008 : 17, 41), déchirée entre deux cultures où les codes culturels balisent l'existence, tels que les règles de bienséance : « – Dans quel film tu as vu que j'embrasse mon géniteur sur la joue ? – Pardon, je t'embrasse la tête ou la main ? » (Oualdlhadj, 2008 : 17). Dès lors, « – C'est vrai, quoi que je fasse, je suis coincée » (Oualdlhadj, 2008 : 17).

L'expression de cet entre-deux, « no man's land identitaire sans ancrage national défini », dont parle Christiane Albert (2005 : 21), prend chez Kenan Görgün les traits de l'indéfinition du « pays-fantôme », quelque part entre Bruxelles et Istanbul (Görgün, 2014 : 7), « [...] une métropole qui, à elle seule, compte plus d'habitants que le pays où tu vivais hier » (Görgün, 2014 : 42). Inscrit sous le signe exilique cher à la thématique migrante (Albert, 2005 : 9), ce récit entend gloser cet indéfini comme une condition et un vécu identitaires ; qui plus est dans un contexte mondialisé où les tensions global vs local sont paradoxales, voire inattendues : « La nostalgie de ses racines, dans son propre pays ? », s'interroge-t-il (Görgün, 2014 : 8), pour spécifier plus loin, en guise d'énigme : « Pays-fantôme dont il me faut sans cesse redessiner la carte. Belgique hier. Turquie aujourd'hui. Et demain, où irons-nous ? De quel déracinement vers quel égarement ? » (Görgün, 2014 : 9).

Aussi, le fameux « village global » et planétaire de Marshal McLuhan se confronte-t-il de façon aporistique et interrogatif au village natal anatolien de la génération exilée et immigrée en Belgique : « Le monde est un village où mon village n'est plus ? » (Görgün, 2014 : 54). En quelque sorte, la condition globale contemporaine, marquée par une intense et rituelle mobilité, procure une métaphore ou un prolongement transitoire

(être en transit), au « nomade moderne » (Görgün, 2014 : 52) et à l'instabilité identitaire du narrateur : « Demain, ou après-demain, je sais que vais repartir » (Görgün, 2014 : 52) : « Encore une fois, plier bagages, encore, me raconter l'histoire de celui qui cherchait son identité et finirait un jour par douter même qu'il en eut jamais une [...] » (Görgün, 2014 : 52).

Bien sûr, chez ces deux écrivains, comme dans la plupart des fictions de migration, comme le constate Michel Laronde (1993 : 216), le récit n'est pas l'abri du néo-exotisme, présent notamment dans la description des habitudes gastronomiques. Dans *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !* ne pouvaient manquer « [...] l'odeur de l'encens, des épices, la cuisine de mon enfance » (Oualldhadj, 2008 : 21) ou « [...] l'huile d'olive dégustée sur du pain cuit au four traditionnel, l'odeur du thé à la menthe [...] » (Oualldhadj, 2008 : 38).

Dans l'entretien qui suit *J'habite un pays-fantôme*, le regard critique du narrateur se méfie de la dérive des clichés liés à l'Orient dans l'imaginaire postmoderne occidental, notamment « un certain penchant pour l'exotisme » (Görgün, 2014 : 62), et dont le narrateur-personnage principal fait l'objet : « [...] objet systématique de toutes les fascinations exotiques » (Görgün, 2014 : 15). D'autant plus que la terre des parents, des ancêtres se voit elle aussi défigurée par la logique globale, elle qui fut aussi colonisatrice : « [...] quand ces peuples que nous occupions n'osaient pas encore nous opposer ce miroir dans lequel, chaque belle époque ayant des dessous de cartes, nous serions tenus de nous regarder un jour pour y jouer au jeu de la vérité » (Görgün, 2014 : 26).

Elien Declercq a fort bien dégagé les enjeux des fictions de la migration en pointant le *topos* de la perspective testimoniale de l'écrivain par le biais du regard adopté par le personnage principal (Declercq, 2011 : 307). En effet, ce que ces deux textes fictionnels illustrent passe par un témoignage à la première personne des retombées imprévisibles de l'immigration en deuxième ou troisième génération. Ces récits passent par un usage littéraire spécifique de la langue française, – langue « récupérée » depuis le mouvement et la génération de la belgitude –, ce qui mérite aussi que l'on s'y attarde, et pourrait être référé à la notion de *migritude*.

Si Lise Gauvin avançait le concept de « surconscience linguistique » pour décrire le rapport biaisé à la langue française de la part des écrivains francophones, on pourrait appliquer cette intuition aux écrivains issus du fait migratoire. Gauvin parle, dans ce cas, de « prolongement de la 'surconscience' » (Gauvin, 2003 : 99-112) linguistique qui, elle aussi, trahit symptomatiquement à sa façon un hiatus culturel mal assumé. Tout comme les personnages principaux et homodiégétiques chez Malika Madi ou Azouz Begag, Mina Oualldhadj met en scène des écoliers soucieux de s'imposer par la réussite scolaire et la culture lettrée. Cette aspiration à se signaler revient aussi à réagir aux plaisanteries de ceux qui veulent l'acculer à son origine ethnique : « Pour faire face aux moqueries de ses camarades d'école quand ce n'étaient pas celles de certains enseignants ! -, Aïcha se mit à travailler dur » (Oualldhadj, 2008 : 45).

Nous en sommes convaincus au vu des nombreux romans issus de la littérature de migration publiés dans la foulée, il est vrai, de facteurs culturels prégnants : la crise des

foulards, l'intégrisme islamique, les flux migratoires avec leur cortège de naufrages et de déplacements. Dans un cadre plus vaste, qui interroge l'agencement national du fait littéraire en français, ces textes viennent problématiser et complexifier les données. Faut-il s'habituer à l'idée de l'étranger absolu ? Kenan Görgün nous y invite : « Plus expressif qu'un Italien, plus gouailleur qu'un Espagnol, plus protectionniste qu'un Allemand, plus calculateur qu'un Danois, et, surprise, plus talentueux pour déjouer tous les clichés dont on pourrait l'accabler – cet étranger, cet intrus, n'est-il pas tout cela à la fois, *et* une essence qui s'obstine à m'échapper ? » (Görgün, 2014 : 22).

Bibliographie

- ALBERT Christiane (2005), *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala.
- ALMEIDA José Domingues de (2005), « Une littérature qui va de soi. Cadre contemporain des lettres belges de langue française », *Revista da Faculdade de Letras*, « Línguas e Literaturas », Porto, XXII, 2, pp. 3-15.
- BONN Charles (2012), « Dire la migration et catastrophe de l'entrée en littérature », in : *Passages et naufrages migrants. Les fictions du détroit* (A. P. Coutinho, F. Outeirinho et J. Almeida éd.), Paris, L'Harmattan, p. 9-20.
- DECLERCQ Elien (2011), « Écriture migrante : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée*, n° 339, p. 301-310.
- DELBART Anne-Rosine (2010), « Littératures de l'immigration : un pas vers l'interculturalité ? », *Carnets*, « Littératures nationales: suite ou fin – résistances, mutations & lignes de fuite », n° spécial printemps / été, p. 99-110.
- DUGAS Guy (1992), « Francophonie, acculturation, littératures nationales et dominées... Retour sur quelques concepts mal définis », *Convergences et divergences dans les littératures francophones*, Paris, L'Harmattan, p. 15-21.
- GAUVIN Lise (2003), « La notion de surconscience linguistique et ses prolongements » in : *Les études littéraires francophones : état des lieux* (L. D'Hulst et J.-M. Moura éd.), Lille, Travaux du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, p. 99-112).
- GÖRGÜN Kenan (2009), *Patriot act*, Paris, First editions.
- GÖRGÜN Kenan (2014), *J'habite un pays-fantôme*, Bruxelles, Couleur livres.
- HALEN Pierre (2003), « Le 'système littéraire francophone' : quelques réflexions complémentaires » in : *Les études littéraires francophones: état des lieux* (L. D'Hulst et J.-M. Moura éd.), Lille, Travaux du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, p. 25-37.
- KLINKENBERG Jean-Marie (1981), « La production littéraire en Belgique francophone : esquisse d'une sociologie historique », *Littérature*, vol. 44, n° 4 p. 33-50.
- LARONDE Michel (1993), *Autour du roman beur. Immigration et identité*, Paris, L'Harmattan.
- LORENT Laure Elisabeth (1997), « Les écrivains belges sont nés quelque part », *La Revue Nouvelle*, t. 105, mars, p. 20-78.

- LÜSEBRINK Hans-Jürgen (2003), « Transferts culturels et histoire des médias : un défi pour les études francophones », in : *Les études littéraires francophones : état des lieux* (L. D'Hulst et J.-M. Moura eds.), Lille, Travaux du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, p. 59-76.
- MADI Malika (2013), *Nuit d'encre pour Farah*, Mons, Éditions du Cerisier.
- MERTENS Pierre et JAVEAU Claude (1976), Dossier « Une autre Belgique », *Les Nouvelles Littéraires*, n° 2557.
- MERTENS Pierre (1976), « De la difficulté d'être Belge », *Les Nouvelles Littéraires*, n° 2557, p. 4-11.
- MOURA Jean-Marc (2003), « Les études postcoloniales : pour une topique des études littéraires francophones », in : *Les études littéraires francophones : état des lieux* (L. D'Hulst et J.-M. Moura eds.), Lille, Travaux du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, p. 49-61.
- OUALDLHADJ Mina (2008), *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !*, Nivelles, Clepsydre.
- QUAGHEBEUR Marc (1982), « Balises pour une histoire de nos lettres », *Alphabet des lettres belges de langue française*, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, p. 9-202.
- SEBKHI Habiba (1999), « Une littérature naturelle : le cas de la littérature 'beure' », *Itinéraires et contacts de cultures*, n°27, p. 16-27 (consulté sur le site www.limag.refer.org).

JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA

Université de Porto

Courriel : jalmeida@letras.up.pt